

Mémoire disloquée

Renaud Longchamps, *Passions. Oeuvres complètes* (tome 1), Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1999, 308 p.

Michaël La Chance, *Leçons d'orage*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 158 p.

Joël Pourbaix, *Les enfants de Mélusine*, Montréal, le Noroît, 1999, 132 p.

Jocelyne Felx

Numéro 96, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

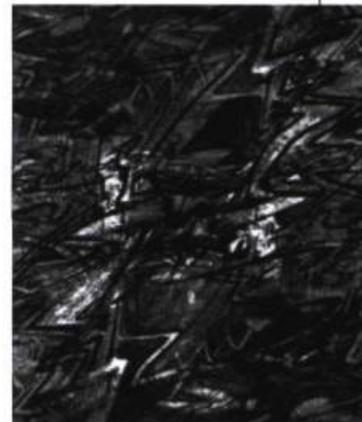
Felx, J. (1999). Compte rendu de [Mémoire disloquée / Renaud Longchamps, *Passions. Oeuvres complètes* (tome 1), Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1999, 308 p. / Michaël La Chance, *Leçons d'orage*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 158 p. / Joël Pourbaix, *Les enfants de Mélusine*, Montréal, le Noroît, 1999, 132 p.] *Lettres québécoises*, (96), 34–35.

Renaud Longchamps, *Passions. Œuvres complètes* (tome 1), Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1999, 308 p., 31,95 \$.
 Michaël La Chance, *Leçons d'orage*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 158 p., 16,95 \$.
 Joël Pourbaix, *Les enfants de Mélusine*, Montréal, le Noroît, 1999, 132 p., 14,95 \$.

POÉSIE
 Jocelyne Félix

Mémoire disloquée

Comment franchir vivant l'oubli organisé ?



CURIEUSE CÉLÉBRATION DU NOUVEAU MILLÉNAIRE ! En lisant Michaël La Chance, Renaud Longchamps et Joël Pourbaix, il m'a semblé que l'avenir n'était qu'un vide indifférent qui n'intéressait personne. L'attrait pour le passé ou pour les mythes, la fascination éprouvée pour les pans d'inconnu liés aux phénomènes de l'espace cosmique y étaient devenus une façon de résister à la surenchère du marketing et du consumérisme.

Origines cosmiques

La parution des *Œuvres complètes* de Renaud Longchamps aux Éditions Trois-Pistoles est sans conteste un événement important. Déjà le premier tome vient témoigner de l'espace étonnamment homogène de l'inspiration poétique de Longchamps. Depuis trois décennies le poète beauceron impose une curieuse lecture du visible. Les univers fragmentés et intimes se situent aux antipodes de sa manière poétique. Éternel résistant, il refuse de voir le poème comme une confession de la vie. Son œuvre se développe en un vivant dialogue entre visions poétique et scientifique du monde. À l'évidence, la réalité (confondue à la vérité) cherche un sens au delà de la plate alternance des besoins et de leurs satisfactions. L'instinct et l'intelligence semblent irréconciliables, le poète nourrissant un certain mépris pour la vie biologique, voire pour celle de l'espèce. En outre, la transformation amoureuse paraît relever étrangement de l'obligation d'être faible. Dès *Sommes de colères*, en 1969, le lyrisme amoureux, par-delà la voix socialisante, apparaît donc tourmenté.

Sommes de colères, très réussi, réunit des poèmes réécrits, réactualisés et puisés aux sources de divers manuscrits inédits. Suivent *Peaux*, paru en 1970, et deux recueils publiés à compte d'auteur en 1972 et en 1973, *Paroles d'ici* et *L'Homme imminent*. Dans cette édition revue, corrigée, aérée et soignée il ne se trouve pas de poème dans un état discutable. L'effort de restauration a curieusement dépoli la patine du temps. Certes, se profile çà et là à travers quelques détails familiers l'histoire de la fin des années 60 et de la première moitié des années 70, juste avant l'éclosion du féminisme littéraire québécois qui n'aura que peu d'emprise sur l'ensemble de l'œuvre poétique. À regarder par ce biais, on comprend mieux qu'à l'opposé des grands

subversifs de la poésie québécoise depuis Nelligan, Longchamps ne surévalue pas l'importance de l'individu par rapport au collectif de l'espèce (ou de la race). À l'instar de l'ingénieur, du physicien ou du cosmologiste en quête de l'atome primitif, il se passionnera pour ce « jour sans hier » où toute la matière et l'énergie sont concentrées en un seul point, en une seule formule. Toute la force de la métamorphose de cette œuvre, depuis *Sommes de colères* jusqu'à *Fiche anthropologique de Cain*, ne consistera-t-elle pas en somme, pour le poète tissé de millénaires, à n'être le fils de personne ?

Que conclure sinon que cette poésie engendre une pensée dure, binaire, parfois démagogique et aux lumières schématiques qui font croire qu'il est possible de trouver un échiquier qui indique la couleur du bien et du mal. À cet égard, Hugues Corriveau, dans son intéressante préface aux *Œuvres complètes*, entrevoit dans l'œuvre majeure de Longchamps « l'image des Huguenots écrasés par la prédestination, par l'austérité, par le fatum » (p. 11). Manifestement, il y a chez Longchamps l'orgueil du rigoriste et le complexe de l'initié !

L'humanité en marche

Michaël La Chance n'est pas un artisan du texte seul. Ses œuvres sont surtout d'accompagnement. Inédits, écrits inspirés de poèmes ou d'œuvres en arts visuels composent son dernier livre. *Leçons d'orage* couvre quinze ans d'écriture, soit 1982 à 1996, et renferme les cinq textes les plus importants de cette production littéraire restée impubliée ou parue à tirage limité. *Deus Solus* est, sans contredit, la meilleure part de *Leçons d'orage* dont les proses transposent en un récit original la Genèse. Ses quatre premières méditations ainsi que l'« après-dire » de Gaston Miron formaient originellement un ouvrage que couronna un premier prix au Concours national du livre d'artiste à tirage limité en 1983. Douze eaux-fortes de Louis-Pierre Bougie les accompagnaient. Les deux dernières méditations, auxquelles étaient jointes six eaux-fortes et tailles-douces du même artiste, datent de 1992. Contrairement aux trop nombreux poèmes du recueil qui souffrent de l'amputation de l'iconographie du livre d'art, les proses de *Deus Solus*, d'une surprenante beauté poétique, possèdent une identité propre. Ici, l'ensemble des méditations appelle à un réenchâtement du monde. Le regard continûment à l'œuvre y revisite avec beaucoup de bonheur, sur le ton de la fable, l'incipit de l'Évangile selon saint Jean.



Michaël La Chance

Par ailleurs, Gaston Miron, méditant avec une émotion palpable *Deus Solus*, évoque le trait distinctif de la conscience humaine assurément liée aux facultés cognitives incarnées dans nos capacités linguistiques. En somme, le beau texte de La Chance suscite l'enthousiasme libérateur tout en suggérant magnifiquement que l'appropriation globale du monde passe par l'intelligence des mots.

Le thème primordial du langage trouve des résonances ailleurs dans le recueil. Révélatrice m'est apparue la variante du dernier vers du poème de Miron qui donne le ton à *Forger l'effroi*. Ce détail, en écho au beau texte final de La Chance intitulé « Retouches du poème », m'a fait penser que peu de pages du livre (« Deus Solus » excepté) atteignent le resserrement du poème sur lui-même, ce secret d'une « qualité tactile » (p. 143) qui casse l'abstraction du langage et conduit au bonheur de la lecture.

Fracture historique

Joël Pourbaix me rappelle Nerval. Leurs impressions de voyages constituent le fond de beaucoup de leurs écrits et ils ne dédaignent pas, surtout, l'oubli dans la coupe d'or des légendes. Depuis *Passage mexicain* jusqu'à son plus récent titre, *Les enfants de Mélusine*, en passant par *Voyages d'un ermite et autres révoltes* et *On ne naît jamais chez soi*, l'exploration du monde invisible, par-delà les « portes d'ivoire ou de cornes », comme l'écrivait Nerval, occupe une grande place dans le regard introspectif de Pourbaix. L'ailleurs géographique (à nouveau le Luxembourg) enflamme l'imagination, mais représente aussi un fil rompu qui relie le poète à lui-même, comme s'il lui fallait s'exiler pour devenir lui-même. Une patience sensible scande la marche du promeneur alchimiste (au sens de Paulo Coelho) aimanté par les lieux sacrés ou historiques capables de communiquer avec le non-dit de l'histoire de chacun.

L'épanchement du songe dans la vie réelle qui fut fatal pour Nerval jette un baume sur la sensibilité désabusée (mais non sans charme) de Pourbaix. Le pays des chimères et des hallucinations défie les pays du froid calcul, les « prétentions à la vérité [qui] nous ensevelissent » et « l'habitude de ne plus rêver [qui] rumine un éternel commentaire » (p. 69).

Si l'avenir ne semble qu'un vide indifférent, le passé est donc plein de vie. Ce thème est récurrent chez Pourbaix et ses livres, qui ne sont pas sans qualité, demeurent répétitifs. Fort heureusement, le poète n'étale pas trop son mal de vivre et sait communiquer ses impressions par la voix de personnes étranges souvent liées à un savoir hermétique. Ici, la vieille Alice évoque la famine imposée aux siens par les conquérants successifs et Jeanne exhume des photos de soldats de la bataille des Ardennes. « Une différence infime sépare récolte et dévastation » (p. 69), dira le Moine blanc, trait d'union entre les deux personnages féminins et guide du poète. Personnage d'une légende médiévale, la fée Mélusine évoquée dans le titre symbolise par son destin la désintégration de l'être qui, se voulant lucide à tout prix, détruit l'objet même de son amour et perd en même temps son bonheur. Nous sommes manifestement les enfants de Mélusine. Que voilà une curieuse esthétique de la résistance sans dénonciation virulente !

Le poème en revue



« C'est
dimanche
dans ma peau »

Alphonse Piché

Bulletin d'abonnement

Estuaire

Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT RÉGULIER 41,41 \$ []

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS) 51,76 \$ []

On peut aussi se procurer
la plupart des soixante (60)
premiers numéros d'Estuaire Chaque numéro 9,20 \$ []

Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom _____

Adresse _____

_____ Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

C.P. 48774, 1495 Van Horne,
Outremont, Qc H2V 4V1